l'embobiné

Banzo
de Margarida Cardoso
avec Carloto Cotta, Hoji Fortuna, Ruben Simoes
V.O.S.T. – 2h07
Prix Arvore da Vida du meilleur film portugais
Festival International du film indépendant,
IndieLisboa 2024

JEUDI 03/04/2025 - 18h30
DIMANCHE 06/04/2025 - 19h00
LUNDI 07/04/2025 - 14h00

Margarida Cardoso, née au Portugal, passe son enfance au Mozambique, puis revient à Lisbonne, en 1975 pour étudier l'image et la communication audiovisuelle. D'abord assistante réalisatrice, scripte et photographe de plateau, elle réalise en 1996 le court métrage Dois Dragões. S'ensuivront plusieurs documentaires comme Natal 71 et Kuxa Kanema, avant ses premiers longs-métrages Le Rivage des murmures – présenté à Venice Days en 2005 - et Yvone Kane qui fait sa première à Tallin Black Nights. Elle y explore les thèmes coloniaux et postcoloniaux de la mémoire et des sentiments de perte et de culpabilité.

Extraits du dossier de presse
Lorsque j'ai commencé à écrire le film, j'avais déjà passé quelques années à faire des recherches sur les plantations – en l'occurrence celles qui existaient à São Tomé et Príncipe, ancienne colonie portugaise – et ce faisant, j'ai accédé à de nombreuses sources qui avaient été écartées de l'histoire officielle parce qu'elles étaient des récits « sans importance » de la vie quotidienne, de personnes qui n'étaient pas non plus très importantes dans la hiérarchie établie du pouvoir ; les rapports et les journaux des médecins, les plaintes des domestiques déposées à la curatelle ; les notes, parfois pleines de fautes d'orthographe, que les contremaîtres s'écrivaient entre eux. Toutes ces lectures m'ont révélé un monde de violence banalisée où les relations humaines prennent des formes extrêmement complexes. Ce qui m'intéressait, et que j'ai essayé de recréer dans le film, c'était cette dimension où les systèmes d'exploitation de la terre et des hommes détruisent et piègent clairement, physiquement et moralement, tous ceux qui y participent, volontairement ou involontairement. Cette dimension procédurale fonctionnait et fonctionne encore aujourd'hui, par d'autres moyens, comme un rideau mystérieux qui cache une terrible coulisse d'exploitation et de violence. Et encore aujourd'hui, il est difficile de voir clairement derrière ce rideau… On sait ce qu'il y a là, mais on a peur de le déchirer. Le colonialisme portugais était très habile à créer des rideaux et des motifs floraux, une sorte de pureté naïve et simpliste, pour cacher la terreur du système colonial. S'il y a quelque chose d'exceptionnel dans le colonialisme portugais, c'est l'idée cristallisée que «nous n'étions pas aussi mauvais que les autres» qui nous hante encore aujourd'hui, qui nous empêche d'avancer et de reconnaître notre identité.
(…) On pourrait dire qu'Afonso est le personnage central. Je n'aime pas parler d'Afonso comme du personnage «principal». Il fonctionne comme un véhicule, un œil, l'alter ego du spectateur passif et impuissant. On sait peu de choses de lui, et d'un point de vue aristotélicien, c'est un personnage passif. Ce n'est pas lui qui se transforme, mais les autres personnages qui gravitent autour de lui, poussés par un mécanisme, par une succession d'événements, à travers lesquels nous sommes « emmenés » par Afonso. Au cours du film, la seule action qu'il entreprend est de suggérer au

photographe Alphonse de photographier «ce qui se passe là-bas». Il se défait du pouvoir d'agir, d'être le révélateur du crime, le révélateur du mal. C'est le photographe Alphonse qui sera chargé de cette tâche de dénonciation, dans la diégèse du film, et dans le temps historique de changement qui s'annonçait au début du XXe siècle.
(...) La genèse de la plupart de mes travaux vient des paysages. Ce sont eux qui émergent en premier, comme un potentiel narratif. Dans ce cas, il s'agissait des paysages des îles de São Tomé et Príncipe. Non seulement la nature, mais aussi tous les éléments humains et architecturaux. L'île a un climat tropical oppressant, des pluies torrentielles brutales, quelque chose qui rejette et empêche clairement toute activité humaine, comme une voix de l'intérieur de la terre. Cette particularité rend encore plus absurde de penser que des centaines de plantations y ont été créées autrefois, ce qui a entraîné la destruction de pratiquement toute la végétation originelle de l'île. « Roça » signifie couper, défricher la terre, et c'est ce qui a été fait là-bas, dans une entreprise avide qui aurait été impossible si ce n'était au prix de nombreux esclaves. La mémoire et le traumatisme de ces milliers de personnes qui ont vécu une vie de grande souffrance, sont encore présents aujourd'hui dans tout le monde physique, dans les paysages matériels et immatériels. Non seulement il reste les ruines du modèle des « roças », avec sa « Casa Grande et Sanzala » [« Grande maison et quartier des esclaves »], qui servent aujourd'hui d'abri à de nombreuses personnes, mais toute la mémoire collective est imprégnée d'histoires de violence et de répression. Dans le film, j'ai essayé de capturer le côté oppressant et étouffant de cette réalité. Une humidité, un manque de lumière qui pénètre dans l'âme de tous les personnages et ne semble pas les lâcher. Un brouillard qui ne leur permet pas de voir clairement la réalité et qui les cache, les faisant disparaître à jamais dans une sorte de grand oubli.

Cineuropa (Suzanne Gottlieb- 05/07/2024)

Son approche naturaliste pourrait interroger, à un moment où le débat sur le colonialisme et la décolonisation est en train de vraiment s'engager et où toutes sortes de paroles se font entendre sur le sujet. Cardoso présente bel et bien un personnage central noir pour compenser la domination blanche. Le photographe Alphonse (**Hoji Fortuna**) est sans doute le seul individu noir de peau sur l'île qui est libre, dans le sens où il peut partir quand il veut.
Cardoso n'a toutefois pas de légitimité à adopter le point de vue des opprimés, et elle est très consciente de cela. Ce qui est raconté ici, c'est l'histoire des colonisateurs, et la population noire ne constitue qu'une toile de fond tranquille, une masse indistincte, ce qui résulte en partie en une perpétuation gênante de la violence hégémonique. (...) Ce que Cardoso parvient cependant très bien à faire ici, c'est remettre en cause l'histoire eurocentrique, embellie et lavée de ses crimes. (...) Quand les travailleurs mozambicains sont envoyés au loin pour mourir hors de la vue des autres, Paiva invite Alphonse, pour documenter la vérité de cet endroit, mais ça ne sert à rien : comme le fait valoir Alphonse, "le reste du monde n'y verra qu'un nègre de plus".

Prochaines séances
Aimer perdre, de Lenny et Harpo Guit – Je 10/4 18h30, Ve 11/4 19h30, Di 13/4 19h, Lu 14/4 14h, Mar 15/4 20h
Un dimanche à la campagne, de Bertrand Tavernier – Jeu 10/4 21h, Dim 13/04 11h, Lun 14/4 19h